

tions de grâces. Les religieuses, de leur côté, ainsi que leur généreuse conductrice, voulurent, dans le premier transport de leur joie, baiser cette terre, après laquelle elles avaient soupiré si long-tems; qu'elles se promettaient bien d'arroser de leurs sucurs, et qu'elles s'attendaient même peut-être à teindre un jour de leur sang. A la vue des cabanes sauvages où on les mena le lendemain de leur arrivée, elles se trouvèrent saisies d'un nouveau transport de joie: la pauvreté et la malpropreté qui y régnaient, loin de ralentir leur zèle, ne le rendirent que plus ardent, et elles témoignèrent une grande impatience de commencer l'exercice de leurs fonctions.

Madame de la Peltrie poussa son zèle et sa charité jusqu'à se dépouiller du peu qu'elle s'était réservé pour son usage, à se réduire à manquer du nécessaire, et même à cultiver la terre de ses propres mains, pour avoir de quoi soulager et vêtir les néophites et les enfans pauvres qu'on lui présentait. Ce zèle peut paraître bien excessif, et même peu éclairé, puisqu'en se réservant un revenu même modique, elle se fût trouvée en état de subvenir aux besoins des indigens bien plus efficacement qu'elle ne le pouvait faire par le travail de ses mains, et surtout par la culture de la terre.— Mais l'intention était excellente, et nous ne devons pas lui en avoir moins de reconnaissance, ni en priser moins sa bonne œuvre, dont le fruit s'est perpétué jusqu'à présent au grand avantage du pays.

Après les visites dont on vient de parler, les religieuses des deux instituts se séparèrent pour s'aller renfermer chacune dans leurs cloîtres, les ursulines à Québec, et les hospitalières à Sillery, où le nombre des sauvages croissait de jour en jour, et où elles étaient à portée de recevoir les malades de la ville et de la campagne.

Pendant que la colonie recevait ces secours spirituels, la Compagnie des cent associés demeurait dans une inaction incompréhensible. La guerre recommençait plus vivement que jamais entre les Iroquois et les Hurons; ces derniers n'avaient pas encore perdu leur ancienne bravoure; mais leurs ennemis l'emportaient et par le nombre et par l'art, et avaient le plus souvent le dessus. Vers 1640, les Iroquois étant tombés inopinément sur une tribu éloignée, y firent un massacre épouvantable, et contraignirent ceux qui eurent le bonheur d'échapper, à chercher une retraite ailleurs. Ils la trouvèrent chez les Hurons, qui n'eurent pas plutôt appris leur disgrâce, qu'ils envoyèrent audevant d'eux avec des rafraichissemens, et les recueillirent avec une affection qui aurait fait honneur à des peuples chrétiens et civilisés. Quelque tems après, trois cents guerriers hurons et algonquins s'étant mis en campagne, une petite troupe d'aventuriers prit les devans et rencontra un parti de cent Iroquois: ceux-ci chargèrent cette troupe; mais malgré l'inégalité du nombre, ils ne purent lui prendre qu'un seul homme. Contents néanmoins de ce petit succès, et